



Les deux printemps
d'**Olivier Kemeid**
Page E 3



Roche papier ciseaux
ou le Mal avec un grand M
Page E 10

CULTURE

CAHIER E • LE DEVOIR, LES SAMEDI 16 ET DIMANCHE 17 FÉVRIER 2013



René Blouin et Sarah Pepin inaugureront sous peu un nouvel espace dans le Vieux-Montréal. PHOTOS PEDRO RUIZ LE DEVOIR

Parce que c'était lui, parce que c'était elle

L'influent galeriste René Blouin passe à la relève en inaugurant un nouvel espace en duo avec son alter ego

Pour moi, dit René Blouin, ce qui est le plus excitant, c'est de faire découvrir puis de mettre en selle des jeunes artistes avec des jeunes collectionneurs, de faire que ça s'arrime ensemble.

C'est arrivé sans prévenir. Le principal intéressé, René Blouin, n'avait même pas imaginé une suite pour sa galerie, le jour où il s'arrêterait. Tout a commencé lorsque Sarah Pepin est entrée pour la première fois dans son bureau. L'entretien serré qu'il avait préparé n'a jamais eu lieu. Plutôt, un échange spontané et, depuis, une complicité rare entre eux s'est installée. Il constate, encore étonné: «C'est moi qui me suis cloné en une belle jeune fille.»

MARIE-ÈVE CHARRON

Dans le nouvel espace du Vieux-Montréal qui leur servira de galerie, le duo ne cesse de sourire. René Blouin et Sarah Pepin inaugureront dans les prochaines semaines ce lieu, qui signifie aussi pour la galerie un autre départ. Dans le milieu des arts visuels, la galerie René Blouin est une véritable institution dont la notoriété et le caractère sont indissociables de son propriétaire. Après 26 ans d'existence, contre toute attente, l'aventure de la galerie se poursuivra désormais à deux, avec le projet d'une relève à l'horizon.

Il a fallu cette rencontre décisive de René Blouin avec Sarah Pepin pour repenser l'avenir de la galerie. La jeune femme de 25 ans lui a été recommandée

par Stéphane Aquin, conservateur en art contemporain du Musée des beaux-arts de Montréal, pour qui elle a travaillé quelque temps, à la suite de ses études en histoire de l'art à l'Université du Québec à Montréal. Dans son rôle d'assistante à la galerie depuis janvier 2011, elle a séduit René Blouin, pour qui lui confier plus de responsabilités est venu de soi: «Sarah, elle, part avec le ballon. Le ballon lève et puis on suit.»

«C'est quand j'ai vu son œil, raconte-t-il. Elle fait des accrochages [d'œuvres] qui sont mieux que les miens, et j'accroche pas comme un pied. On regarde des dossiers sans se parler et on sort la même œuvre, exactement!» De connivence, ils sont aussi pour la vision qu'ils ont de la galerie, un «lieu contemplatif» où, bien qu'il soit consacré à la vente d'œuvres d'art, ils refusent de faire pres-

sion sur les acheteurs. «[...] Les clients sont habitués à une certaine douceur et à une subtilité dans le travail», précise Sarah.

D'un lieu à l'autre

C'est pour continuer à mettre l'art au-devant de tout que René Blouin a quitté en décembre L'Arsenal, où il s'était établi il y a un peu plus d'un an. C'était le premier déménagement dans l'histoire de la galerie. À l'invitation du propriétaire qu'il connaissait déjà, l'homme d'affaires et collectionneur Pierre Trahan, René Blouin a levé les pattes du Belgo qu'il occupait depuis ses débuts, en 1986, et où il a été le premier à ouvrir une galerie. «Le cinquième étage était un seul grand espace. C'était une manufacture de vêtements où il se faisait des chemises de policier [...] Je suis arrivé, j'ai pris l'espace que j'avais et j'ai bâti les murs; après ça, ils ont fait le corridor.»

Le passage à L'Arsenal constituait donc déjà une étape pour la galerie, «un beau défi», mais la lune de miel a été de courte durée. Le projet de L'Arsenal a pris une tournure dans laquelle René Blouin ne se reconnaissait plus. A ses yeux, «c'est un lieu d'événements où il

ya de l'art contemporain». Le galeriste reste malgré tout admiratif de l'initiative des mécènes pour l'art contemporain: «S'il y avait trois ou quatre Pierre [Trahan] et Anne-Marie [sa conjointe] à Montréal, Montréal s'en porterait mieux. Ce sont des fous merveilleux.»

Il s'imposait toutefois pour lui de partir, et de devoir recommencer... Sans le désir de Sarah de poursuivre pour «le reste de sa vie» — ce qu'elle a su dès leur première rencontre — ou d'avoir la certitude de vouloir être là avec lui, René Blouin, qui approche 65 ans, aurait sans doute mis fin à ses activités. Au lieu de ça, la galerie déménage et rebondit de plus belle, l'épisode de L'Arsenal ayant consolidé l'alliance des deux partenaires, qui entrevoient maintenant le futur avec une nouvelle ardeur.

«On va faire un retour du balancier. Je vais voyager davantage pour aller chercher des jeunes artistes d'ailleurs», explique Sarah, qui souhaite redonner à la galerie cette présence de l'international que René Blouin avait instaurée à l'époque avec des figures telles que Daniel Buren et Thierry Kuntzel. Quant à d'au-

tres artistes majeurs de l'étranger, comme Mona Hatoum et Kiki Smith, avec lesquelles la galerie a fait sa renommée, il est question d'en exposer à nouveau le travail, des œuvres toutefois propices pour le marché d'ici de celles qui, quasi inaccessibles, sont désormais rattachées aux plus prestigieuses galeries et exposent à travers le monde.

«Pour moi, dit René Blouin, ce qui est le plus excitant, c'est de faire découvrir puis de mettre en selle des jeunes artistes avec des jeunes collectionneurs, de faire que ça s'arrime ensemble.» Il ose depuis ses débuts, dès lors touchés par le succès. Sa première exposition va aux œuvres de Betty Goodwin, sans galerie; tout a été vendu. Il a été le premier à exposer ici Kiki Smith et à représenter des artistes qui sont devenus des références: Geneviève Cadieux, Jana Sterbak, Rober Racine et Melvin Charney, par exemple. D'autres ont suivi: Patrick Coutu, Pascal Grandmaison, Chris Kline... et ça continue. Les couleurs propres à la maison sont indéniabiles, sa signature, forte, loin des compromis.

VOIR PAGE 4: BLOUIN

CULTURE

Et chiffrez-moi tout ça!



ODILE TREMBLAY

Cette semaine, j'ai décroché dans ma bibliothèque *Vol à voile* de Blaise Cendrars, un de mes écrivains préférés, le relisant pour la beauté de sa plume et sa vitalité de bourlingueur. Il parlait à la fin de cinéma: «*Sa seule justification est de nous arracher la peau et nous montrer nus, écorchés, dépouillés dans une lumière bleue plus réfrigérante que celle qui tombe de l'étoile d'Absinthe*», écrivait-il en 1927, donnant envie de courir à sa suite se noyer dans l'écran. L'auteur de la *Prose du Transsibérien* racontait aussi comment il s'était enfui à 15 ans de l'École de commerce de Lauzanne où son père l'avait inscrit. Pas doué pour ça, mais pour l'art et la vie, un vrai champion!

Son langage consolait de celui des chiffres, plus froid et déprimant, autant le reconnaître, qui domine — hélas! — notre monde de la culture. Nous voici aspirés par une spirale de chiffres à pleins médias. Par ici les graphiques en courbes ascendantes et descendantes, garantes des succès et des échecs artistiques, à offrir au lecteur pour sa gouverne. Candides au départ, on avait cru se débarrasser à jamais du calcul différentiel et intégral en s'offrant à la place un bain permanent de culture. Erreur!

Cancres en maths, on tente alors le grand recyclage, jonglant avec les additions et les soustractions, perdant pied, le souffle court, oubliant dans nos textes un zéro, qui fait la

différence entre 100 000 et un million, piteux après publication. Quelque chose manque et cherchez l'erreur. Où se situe dans la loi des nombres, qui régit désormais le royaume des arts et des lettres, le sens et l'émoi artistique, aimants de toute création? Cendrars, es-tu là?

Pas fous, on le sait bien, allez, que l'œuvre artistique réclame des budgets, que ses aides d'État sont réduites, amériques. L'inspiration doit rejoindre ses cibles. Certes! Et que je te recompte le nombre de pattes des spectateurs en divisant par deux; d'où nos contorsions arithmétiques. Hep! Oui, mais les œuvres...

Elles sont, il est vrai, critiquées à la pièce après publication des entrevues, mais à l'heure d'aborder un secteur culturel dans son ensemble, chacun reprend sa calculatrice de plus belle.

Tout est question de tops et de flops, pourcentages à l'appui. Les films ne sont plus là pour nous arracher la peau mais pour se voir jugés à l'aune de leurs budgets versus les recettes aux guichets québécois.

Des œuvres comme *Rebelle*, qui nous représente aux Oscars, et *Laurence Anyways*, qui valut à Suzanne Clément un prix d'interprétation à Cannes, se voient renvoyées à l'indignité de leur piètre rendement en salle. Recalés, les cinéastes!

Et si ce n'était pas vrai... — Parlez-nous aussi de littérature, demande l'assoiffé de sens qui, décidément, n'a rien compris. Certains événements sont là pour me nourrir, songe-t-il, soulagé.

Pensez-vous? C'est bel et bien au Français Marc Levy



Des œuvres comme *Laurence Anyways*, qui valut à l'actrice Suzanne Clément un prix d'interprétation à Cannes (notre photo), se voient renvoyées à l'indignité de leur piètre rendement en salle. Recalés, les cinéastes!

que le Salon du livre du Québec a demandé d'être son président d'honneur en avril prochain. Faut dire qu'il en vend, le bougre, de ses romans de gare écrits à la va comme je te pousse, mais chiffrez-moi ça et place au vertige! 22 millions d'exemplaires écoulés de ses douze premiers livres traduits en 41 langues. Du volume pour le volume. Allez vous rhabiller, les écrivains québécois. Ou apprenez à lancer et à compter comme lui, avant de vouloir présider la grande tribune des mots devant des jeunes en soif d'apprentissage.

Les chiffres ne mentent pas, paraît-il. Oui, mais s'ils mentaient quand même? S'ils ne disaient pas toute la vérité sur les mérites littéraires de Marc Levy, en dehors de ses vertus sonnantes et rébuschantes. Remplaçons le titre

de son premier roman, *Et si c'était vrai*, par la négative. Et si ce n'était pas vrai... que le meilleur vendeur est le créateur phare? Si la qualité artistique n'avait tout simplement pas de prix...

Pour l'heure, le livre, fier compagnon des grands périples intérieurs, fait surtout causer pour le débat entourant son prix unique. «*Une loi qui interdirait les rabais aurait pour résultat d'augmenter le prix des livres les plus populaires*», protestent les uns. «*Éliminer la concurrence en fixant les prix permettrait à l'industrie d'augmenter ses profits et de sauver les petites librairies*», décrètent les autres. Oui, oui, mais encore... La lecture, les grands textes, la qualité des textes. C'est qu'on est restés romantiques, que voulez-vous? Parlez-en aussi.

À quoi ça sert, tout ça?

Cette semaine, dans *Le Journal de Montréal* — ce n'est pas qu'on veuille l'accabler, mais des fois, il fait fort —, différents grands musées à Québec, à Montréal, n'étaient évalués qu'à travers les salaires et les notes de frais de leurs dirigeants. La directrice du Musée d'art contemporain de Montréal était sur ce plan la plus prodigue. Oui, il faut justifier les dépenses de ceux qui administrent les fonds publics. L'argent est le nerf de la guerre, oui, vous l'avez dit, on le répète. Mais enfin, pourquoi les notions de qualité des expos sont-elles le premier élément qui prend le clos, quand on cause d'art dans nos gazettes et sur les ondes?

La télé s'est s'enfermée la première dans sa colonne de chiffres. Sauf que la course aux BBM de Radio-Canada a surtout conduit la société d'État à concurrencer les chaînes privées en abaissant sa densité culturelle. L'expérimentation, l'audace, le contenu pédagogique s'effacent dans cette course à la performance, qui occupe une place démesurée et aurait dû être remise en cause. Le tout,

à la grande joie des conservateurs à Ottawa, qui sabrent ces activités artistiques en brandissant des arguments économiques.

Allez vous étonner si, dans les chaumières, mille voix s'élèvent pour vilipender les artistes bons à rien qui se la coulent douce à même la sueur des contribuables. À force de se faire servir tous ces discours arithmétiques, les gens voient l'art comme un commerce en pure perte de rendement.

Et pourtant... Impossible à mesurer, l'impact d'un tableau de Matisse, d'un film de Bernard Émond, d'un livre de Victor-Lévy Beaulieu sur un esprit humain. Et comment quantifier la valeur de la culture générale (si suspecte) qui permet de tisser des liens, d'aiguiser son jugement, d'ouvrir un champ de conscience, de naviguer en des mers inconnues? À quoi ça sert au juste? Et veuillez me chiffrez tout ça! Une richesse, allons donc!

— Cendrars, au secours! «*Sa seule justification est de nous arracher la peau*», disiez-vous?

otremblay@ledevoir.com

LA VEILLÉE présente

DU 26 FÉVRIER AU 23 MARS

* TARIF SPÉCIAL JUSQU'AU 28 FÉVRIER SEULEMENT *

Achat par téléphone, code promotionnel "LA VEILLÉE" pour les représentations du 26 février au 9 mars 2013.

Des COUTEAUX DANS les POULES

De David HARROWER

Mise en scène Catherine VIDAL

Traduction Jérôme HANKINS

Partenaire de production

Hydro Québec

Avec Jean-François Casabonne, Stéphane Jacques et Isabelle Roy

Concepteurs: Geneviève Lizotte, Alexandre Pilon-Guay, Francis Rossignol, Elen Ewing

THÉÂTRE PROSPERO

BILLETTERIE 514.526.6582

RÉSEAU ADMISSION 1855.790.1245

WWW.THEATREPROSPERO.COM

FESTIVAL INTERNATIONAL DE THÉÂTRE DE MARIONNETTES POUR ADULTES ET ENFANTS

SHONA REPPE PUPPETS

THÉÂTRE MOTUS

8^e ÉDITION

LES TROIS JOURS DE CASTELIERS

7-10 mars 2013

DIDDRAIVA COMPANY

PAYS-BAS
FRANCE
LITUANIE
ÉCOSSE
ONTARIO
QUÉBEC

festival.casteliers.ca

BILLETTERIE/514.495.9944

RÉSEAU ADMISSION/514.790.1245

LE NTE PRÉSENTE

L'HISTOIRE RÉVÉLÉE DU CANADA FRANÇAIS

1608 → 1998

VOLET 2

LES CHEMINS QUI MARCHENT

Texte: ALEXIS MARTIN

Mise en scène: DANIEL BRIÈRE

Avec GARY BOUDREAU, STEVE LAPLANTE, PIERRE-ANTOINE LASHNER, ALEXIS MARTIN, FRANÇOIS PAPINEAU, DOMINIQUE PÉTIN, CARL POLIQUIN et MARIE-ÈVE TRUDEL

26 FÉVRIER → 28 MARS 2013

1945 rue Fullum, Montréal

Réservations: 514 521-4191

www.nte.qc.ca

Tarifs en prévente: 20\$, 22\$, 24\$

Espace Libre Frontenac

LE DEVOIR

CULTURE › THÉÂTRE

Les deux printemps d'Olivier Kemeid

L'auteur et metteur en scène puise dans son arbre généalogique pour relier les révolutions d'hier et d'aujourd'hui

CHRISTIAN SAINT-PIERRE

En 2007, dans son adaptation de l'Énéide de Virgile, Olivier Kemeid évoquait avec beaucoup de pudeur l'histoire de son grand-père, un Égyptien d'origine libanaise, chrétien et francophone, ayant quitté Le Caire pour le Québec en 1952, juste après la révolution qui a mis fin à la domination anglaise. Pour écrire *Furieux et désespérés*, la pièce qu'il met en scène ces jours-ci au Théâtre d'aujourd'hui, le créateur dans la trentaine s'est décidé à explorer sans détour les tenants et les aboutissants de cet exil qui, en fin de compte — et qu'il le veuille ou non —, le constitue.

En 2008, Olivier Kemeid est allé en Égypte pour la première fois. Il a pu rencontrer les très rares membres de sa famille qui y sont restés. Ce voyage, même son père, qui avait six ans à son arrivée au Québec, n'a jamais osé l'entreprendre. À son retour, l'homme de théâtre commence à écrire *Furieux et désespérés*. « C'est de loin ma pièce la plus personnelle, lance-t-il. J'ai l'impression que c'est un peu le troisième volet d'une tri-

logie de l'exil amorcée avec *l'Énéide* et *Moi dans les ruines rouges du siècle*. Dans le premier chapitre, j'avais l'aide de Virgile. Dans le deuxième, j'avais le prétexte, mais aussi la responsabilité de rendre justice à l'extraordinaire histoire de Sasha Samar. Cette fois, il n'y a plus d'intermédiaire, c'est à moi de m'investir, intimement et pour de bon. Il y a longtemps que je voulais écrire franchement sur le sujet. J'ai repoussé ça, remis à plus tard; mais après le voyage, ce n'était plus possible. »

Le voyage comme déclencheur

Au Caire, Olivier Kemeid a rencontré Béatrice, sa tante, qui a vécu la transition d'un ancien monde aristocratique, dominé par les forces impériales européennes, à un nouvel ordre nationaliste, autonomiste, détaché de l'Europe. Dans la pièce, Olivier est devenu Mathieu, le personnage incarné par Maxim Gaudette. « Le voyage est un déclencheur, précise l'auteur. Il y a une large part de fiction dans la pièce. Dieu merci, je n'ai pas vécu tout ça! J'ai vécu certaines choses. Parfois de près. Parfois à distance. Il y a aussi des événements que j'aurais souhaité vivre. Concrètement, j'ai procédé à la jonction de mon voyage en 2008 et des événements de 2011,



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

En 2008, Olivier Kemeid est allé en Égypte pour la première fois. Il a pu rencontrer les rares membres de sa famille qui y sont restés.

une révolution que j'ai suivie de très près et qui m'a remué profondément, plus que je ne l'aurais cru possible. Cela dit, bien que je ne cache pas mes sources ou mes origines, on ne nomme jamais la ville ou le pays où est campée l'action. Je serais vraiment très heureux qu'on puisse avoir le sentiment que la pièce se déroule à Tunis ou à Sarajevo. »

Ce qui ajoute au caractère universel de la pièce, c'est sa manière de s'écarter du réel, de s'en affranchir ici et là, notamment en faisant intervenir des personnages improbables, des hommes et des femmes qui paraissent tout droit sortis d'une tragédie grecque. « C'était important pour moi de créer une réalité théâtrale, mythologique, explique Kemeid. La présence du Chauffeur de taxi et du Concierge, et c'est encore plus vrai dans le cas de *La Pythie*, ça correspond sans doute à ma façon arabe de raconter une histoire. Quand je relate mon séjour en Égypte, j'ai naturellement tendance à accentuer ici et là. C'est mon côté « conte des mille et une nuits », contre lequel, d'ailleurs, j'ai un peu cessé de lutter. »

Mourir pour des idées

Jusqu'où faut-il aller pour défendre ses idées? Pour faire respecter ses droits? Pour vivre dans une société où chacun a une chance égale? Ces questions hantent *Furieux et désespérés*, et tout particulièrement les personnages de Nora et Eryan, interprétés par Emilie Bibeau et Mani Soleymanlou, des amoureux qui partagent un seul et même combat, et ce, malgré le fait qu'ils appartiennent à deux clans opposés.

Olivier Kemeid regrette amèrement d'avoir été hors du Québec pendant toute cette période que l'on appelle maintenant le printemps érable. « J'ai tout raté. Tout vécu à distance. Et ça m'a fait capoter. Un moment donné, j'ai même failli quitter ma résidence d'écriture en France pour revenir. J'avais l'impression d'un Québec en mouvement, à la croisée des chemins, où la poésie reprenait ses droits. J'ai tout de même pris parti dans le débat, j'ai écrit sur le sujet, mais je me sentais souvent gêné d'intervenir alors que je ne marchais pas dans la rue, que je n'étais pas en train de me battre ou de risquer de me faire arrêter. Je dois dire que beaucoup de Français étaient très émus par le combat mené ici. J'ai même en-

tendu des gens de droite avouer leur admiration pour ces Québécois qui réclamaient une autre société, qui soit clairement distincte des États-Unis. »

Sans tracer de rapports directs entre les événements qui se sont déroulés en Égypte en 2011 et ceux qui ont agité le Québec en 2012, la pièce laissera le spectateur établir des rapprochements. « Il y a des liens, lance Kemeid. Des liens qu'il ne faut pas trop pousser, parce qu'il y a des comparaisons

qui sont boiteuses, mais il y a assurément des liens entre le printemps arabe et le printemps érable. Chaque fois, il y a une jeunesse habitée en même temps par la fureur et le désespoir. Chaque fois, il y a cette idée qu'une autre vie est possible. Chaque fois, il y a une génération qui rappelle à une autre qu'elle s'est jadis battue pour des idéaux qu'elle semble avoir oubliés. »

FURIEUX ET DÉSESPÉRÉS

Texte et mise en scène: Olivier Kemeid. Une coproduction du Théâtre d'aujourd'hui et des Trois Tristes Tigres présentée au Théâtre d'aujourd'hui du 19 février au 16 mars 2013.

D Voir aussi · La pièce *Furieux et désespérés* d'Olivier Kemeid vue par quatre de ses comédiens. ledevoir.com/culture/theatre

Collaborateur
Le Devoir



ULYSSE DEL-DRAGO

Mani Soleymanlou et Maxim Gaudette en répétition pour la pièce *Furieux et désespérés*.

D'une cuisine à l'autre

Depuis une quinzaine d'années, d'abord grâce à Wajdi Mouawad (*Littoral*, *Incendies*, *Forêts*), puis à des auteurs comme Olivier Kemeid, Mireille Tawfik (*Marche comme une Égyptienne!*) et Mani Soleymanlou (*Un*), on commence à voir apparaître ce qu'on pourrait appeler une dramaturgie de l'exil indirect, un théâtre québécois franchement ouvert sur le monde qui est le fruit d'une immigration de deuxième génération. Les personnages de ces pièces, fils et filles d'exilés, ressentent un jour le besoin de faire leurs valises pour renouer avec leurs origines. « En 2008, quand je suis allé en Égypte pour la première fois, toute ma québécoisité est remontée à la surface, avoue Olivier Kemeid. Je me suis senti plus Québécois que jamais. »

Ainsi, le fils ou la fille d'immigrant, ou encore celui ou celle qui serait arrivé au Québec en bas âge, aurait l'occasion de donner un sens nouveau à l'identité québécoise.

Soyons clairs, la dramaturgie qui en découle n'a rien d'exotique. Pour Olivier Kemeid, ce n'est pas une façon de sortir de nos cuisines qu'une façon de rendre justice à tout ce qui se passe vraiment dans les cuisines du Québec en 2013.

« La porte, c'est encore et toujours Michel Tremblay qui l'a ouverte. Je continue d'avoir le sentiment de me servir de la permission qu'il nous a donnée quand je décris ce qui se passe dans ma cuisine, une cuisine où on trouve du pain pita et du taboulé, où on entend les mots de Germaine et ceux de Mohammed. »

DU 26 FÉVRIER AU 23 MARS 2013

CINQVISAGES POUR CAMILLE BRUNELLE

TEXTE Guillaume CORBEIL

MISE EN SCÈNE Claude Perissant

www.theatrePAP.com

BILLETTERIE ESPACE GO 514 845-4890 | espacego.com

LE DEVOIR

TRADITION LA FOI LA VENGANCE DE la vie conjugale INÉDIT ARTS MÉTIERS 100 ANS D'EXPERIENCE

mommy ECOLEZ JEUNESSE CAPRICE

CE QUI A CHANGÉ L'homme NOBLE Non

vos enfants GÂTÉS parents

NOSTALGIA c'est plus pur le monde d'aujourd'hui LE MARIAGE divorcé

mommy

LA NOUVELLE CRÉATION MUSICALE D'OLIVIER CHOINIÈRE
UNE EXTRAVAGANCE HIP HOP SUR FOND D'HISTOIRE DU QUÉBEC

LE DEVOIR

19 FÉVRIER AU 9 MARS 2013

AUX ZÉCURIÉS 7285, rue Chabot, Montréal Fabre

514 328-7437 auxecuries.com

ABONNEMENT CARTES DE PRESSES

CULTURE › THÉÂTRE

BLOUIN

SUITE DE LA PAGE E 1

Regard rétrospectif

Tout prospectif qu'il soit, ce déménagement est également une invitation à regarder en arrière, de retracer le chemin parcouru. L'idée d'ouvrir une galerie est venue à René Blouin avec le désir de «faire quelque chose pour les artistes de Montréal» et d'être maître de ses décisions. Ces considérations se sont imposées après qu'il eut œuvré ailleurs et autrement dans le milieu. Le centre d'artistes Véhicule Art a été pour lui un tremplin au début des années 1970, alors qu'il n'avait pas terminé ses études en histoire de l'art à l'UQAM. L'époque en était une d'ébullition pour l'art d'ici entraîné de se faire, dont la diffusion et le soutien étaient lacunaires, voire inexistantes.

C'est en défenseur de cet art aussi que René Blouin a travaillé ensuite pour le Conseil des arts du Canada. Que ce soit en mettant sur pied des programmes adaptés pour les créations actuelles ou en favorisant le décloisonnement entre les disciplines, il y a été actif dans un contexte où il voyait «qu'il y avait des choses à faire, que

c'était possible. [...] C'était formidable», se rappelle celui qui en 1983, après sept ans de service, a préféré regarder d'autres horizons.

Après un bref séjour en tant que conservateur au Musée d'art contemporain de Montréal — qu'il a quitté avec fracas à cause d'un différend avec le directeur André Ménard —, l'autre étape marquante de son parcours fut Aurora Boréal en 1985, cet événement majeur d'envergure internationale lancé par Claude Gosselin, pour lequel il a été commissaire avec Normand Thériault. Réussie, mais trop éprouvante, l'expérience est celle qui a poussé René Blouin à ouvrir sa galerie. «J'avais envie de travailler à plus long terme avec les artistes.»

C'est encore cela qui anime René Blouin aujourd'hui, dans une galerie réincarnée et avec le renfort de la relève. «Maintenant, ça va être à Sarah de faire ça. Ça va être une autre affaire, mais avec une continuité dans la sensibilité.»

Collaboratrice
Le Devoir



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

René Blouin et Sarah Pepin partagent cette idée que la galerie, bien que consacrée à la vente, est d'abord un lieu contemplatif.

En famille comme en société

Martine Beaulne se mesure aux *Muses orphelines* de Michel Marc Bouchard

CHRISTIAN
SAINT-PIERRE

Au cours des 20 dernières années, parallèlement à une carrière de professeure à l'École supérieure de théâtre de l'UQAM, Martine Beaulne a mis en scène les auteurs les plus divers, de Molière à Mishima en passant par Shakespeare et Lorca. Sur sa feuille de route figurent assez peu d'œuvres contemporaines et encore moins de textes québécois. Elle s'apprête pourtant ces jours-ci à mettre en scène pour la première fois une pièce de Michel Marc Bouchard, et non la moindre : *Les muses orphelines*.

«On devait le faire il y a deux ans, explique la metteuse en scène. Chez Duceppe, ils voulaient fêter la 100^e production de la pièce. Mais, pour des raisons d'honneur, je ne pouvais pas le faire à ce moment-là. Ils ont accepté d'attendre que je sois disponible, et là on va pouvoir célébrer la 120^e production ! C'est un privilège pour moi de monter ce texte qui n'a pas pris une ride, qui n'a rien perdu de sa pertinence. C'est comme quand on m'a demandé de mesurer à Albertine, en cinq temps de Michel Tremblay. Mettre en scène une pièce qui appartient au répertoire québécois, c'est nécessairement une expérience chargée de souvenirs, de références et d'émotions, mais c'est aussi étonnant de voir à quel point le texte trouve ses résonances au moment où tu le lis. Je ne peux pas, en me l'appropriant, en construisant ma vision, faire fi du monde dans lequel je vis, de la société québécoise d'aujourd'hui. Je dois avouer que ça me donne une formidable liberté comme metteuse en scène !»

Un classique

Rappelons que *Les muses orphelines* ont été créées par André Brassard en 1988, puis mises en scène par Gill Champagne à Québec en 1990 et par René Richard Cyr, avec beaucoup de succès, en



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

Au cours des 20 dernières années, Martine Beaulne a mis en scène les auteurs les plus divers, de Molière à Mishima en passant par Shakespeare et Lorca.

« La pièce donne à voir le Québec dans toute sa mutation, elle permet de mesurer le chemin parcouru »

Martine Beaulne

1994. En 2000, Robert Favreau en faisait un long-métrage. Pour Martine Beaulne, s'attaquer à ce «classique» de notre théâtre, un drame familial qui se déroule dans le Québec rural du début des années 60, constitue donc une étape importante. «J'ai fait beaucoup de détours avant d'en arriver à monter du théâtre québécois, lance celle qui a passé une bonne partie des années 80 à perfectionner son art en Italie, au Japon et au Danemark. En ce moment, j'ai le sentiment d'être enfin revenue chez nous, d'être dans un rapport plus identitaire aux textes que je choisis. J'avais peut-être jusqu'à tout récemment quelque chose comme une crainte, une hésitation à me replonger dans ma propre société, à l'analyser, à la fouiller, à m'engager dans des zones qui font mal.»

Isabelle Tanguay (Léane Labrèche-Dor), jeune déficiente intellectuelle, réunit son frère (Maxime Denomé) et ses deux sœurs (Macha Limonchik et Nathalie Mallette) à la maison familiale en leur faisant croire que leur mère, qui a quitté le nid il y a de nombreuses années, a annoncé son retour. Ce sera l'occasion pour les membres du clan Tanguay de se vider le cœur et de faire un tant soit peu la paix avec

le passé. Bien plus qu'à un drame, c'est à une tragédie qu'on a affaire. «J'avais 13 ans en 1965, précise Martine Beaulne. Mes souvenirs du Québec de cette époque sont gris, au propre comme au figuré. Je revois ma mère mener mille et un combats. C'est une période qu'on aimerait mieux oublier, mais qu'il est en même temps crucial de garder en mémoire, ne serait-ce que pour s'assurer de ne pas y revenir. Heureusement qu'il y a eu la Révolution tranquille pour nous sortir de cet obscurantisme. Ça demandait tellement de courage de vivre à cette époque. Imaginez quand on s'écartait ne serait-ce qu'un tout petit peu de la norme et des conventions.»

Chemin parcouru

Avec ce spectacle, Martine Beaulne souhaite apporter de l'espoir, démontrer qu'il est possible de développer une certaine sérénité devant le deuil, l'abandon et le trauma-

tisme, qu'il soit familial ou social. «La pièce donne à voir le Québec dans toute sa mutation, elle permet de mesurer le chemin parcouru. Les drames individuels des personnages ont tellement de résonances collectives. A une époque comme la nôtre, où le conservatisme ne cesse de gagner du terrain ici et là, où les valeurs du passé sont à nouveau portées aux nues, où il y a sérieusement lieu de s'inquiéter, la pièce redit toute l'importance de ne pas retourner dans cette misère intellectuelle et émotive, ce culte du mensonge et cette incertitude identitaire d'où l'on vient.»

Collaborateur
Le Devoir

LES MUSES ORPHELINES

Texte : Michel Marc Bouchard.
Mise en scène : Martine Beaulne. Au théâtre Jean-Duceppe du 20 février au 30 mars 2013 et en tournée à travers le Québec du 5 avril au 18 mai 2013.

création Théâtre d'Aujourd'hui
et Trois Tristes Tigres

19 février au
16 mars 2013

FURIEUX
ET
DÉSÉS
PÉRÉS

texte et mise en scène Olivier Kemeid

avec

Émilie Bibeau
Marie-Thérèse Fortin
Maxim Gaudette
Denis Graveriaux
Johanne Haberlin
Pascale Montpetit
Mani Soleymanlou

collaborateurs

Stéphanie Capistran-Lalonde
Romain Fabre
Étienne Boucher
Philippe Brault
Caroline Laurin-Beaucage
Loïc Lacroix Hoy
Chantal Bachand
Angelo Barsetti

Informations et réservations
3900, rue Saint-Denis
Montréal (Québec)
T 514 282-3900



theatredaujourd'hui.qc.ca/furieux

BMO Groupe financier

Bell

Hydro Québec

LE DEVOIR

Conseil des arts et des lettres Québec

Conseil des arts Canada Council for the Arts

Conseil des arts de Montréal

Québec

Conseil des arts de la Gaspésie

Canada Council for the Arts

Conseil des arts de Montréal

Télé-Québec

LE DEVOIR

LA LICORNE présente LA MANUFACTURE direction artistique

PERVERS

«Une pièce captivante avec des dialogues criants de vérité»
Nathalie Petrowski, La Presse

«Pervers (...) aborde de manière percutante la problématique actuelle de la vie privée dans notre ère hyper médiatique»
Elsa Pépin, VOIR

«Un portrait féroce contemporain (...) brillamment défendu par de jeunes comédiens grâce à une mise en scène rythmée de Philippe Lambert.»
Lucie Renaud, Jeu

«C'est au tour de l'irlandaise Stacey Gregg de nous secouer les puces (...) parfaitement traduit par Catherine Léger.»
Jean Siag, La Presse

«Une pièce très moderne, ultra actuelle»
Catherine Pogonat, Samedi et rien d'autre

«La pièce déploie une tension croissante qui nous rive à nos sièges.»
Marie Labrecque, Le Devoir

«L'interprétation est absolument saisissante.»
Yves Rousseau, Le Quatrième

DERNIÈRE SEMAINE

DU 15 JANVIER
AU 23 FÉVRIER

Texte STACEY GREGG
Traduction CATHERINE LÉGER
Mise en scène PHILIPPE LAMBERT

Avec MIKHAIL AHOOJA, MICHELINE BERNARD,
STÉPHANIE LABBÉ, SARAH LAURENDEAU,
FRÉDÉRIC LEMAY, CHRISTIANE PROULX
et MARIE-HÉLÈNE THIBAUT

4559, avenue Papineau, Montréal / Billetterie : 514 523-2246 / www.theatrelallicorne.com

Conseil des arts et des lettres Québec
Conseil des arts de la Gaspésie
Canada Council for the Arts
Conseil des arts de Montréal
Télé-Québec
LE DEVOIR

CULTURE › DANSE

Ballet classique, facture chinoise, regard filmique

La lanterne rouge porte l'empreinte du cinéaste aux couleurs saisissantes Zhang Yimou

FRÉDÉRIQUE DOYON

Le Ballet national de Chine (BNC) foulera le sol canadien pour la première fois, à l'invitation des Grands Ballets canadiens (GBC). La troupe officielle de l'État communiste livrera *La lanterne rouge*, adaptation du film *Épouses et concubines* du réputé cinéaste Zhang Yimou, qui en signe d'ailleurs le livret, les éclairages et la direction scénique.

Avec à sa tête l'ancienne ballerine et maîtresse de ballet Feng Ying, la compagnie chinoise, fondée en 1959, compte 70 danseurs, qui croisent ballet classique et opéra de Pékin pour raconter la tragédie déclenchée par la jalousie et la trahison des femmes et concubines d'un puissant seigneur de guerre, dans les années 1920.

«*Beaucoup de mouvements sont tirés du folklore et de formes venues de l'opéra de Pékin*», qui mêle arts martiaux, mime, jeux d'ombres, indique Xin Peng Wang, cochorégraphe de la pièce avec Wang Yuanyuan. La musique signée Chen-Qigang fait résonner les percussions chinoises. L'histoire est aussi truffée de références à cette culture: des relations conflictuelles entre concubines et épouses aux parties de mah-jong qui ponctuent le récit.

«*En voyant le BNC, on se rend compte à quel point l'opéra chinois est vraiment leur tradition, comment cette tradition s'est maintenue malgré tout ce qui s'est passé politiquement*», affirme Alain Dancyger, directeur général des GBC, qui ont engagé des relations de réciprocité avec le pays rouge depuis plusieurs années.

La lanterne rouge est un microcosme de la Chine des années 1920, alors dépourvue de pouvoir central et soumise aux diktats et combats des seigneurs de guerre. Leurs concubines étaient d'ailleurs un symbole de leur richesse et de leur statut. La pièce révèle les luttes de pouvoir qui définissaient les relations hommes-femmes à l'époque.

Deux esthétiques

Le ballet en trois actes a tourné dans une dizaine de pays depuis sa création. Il a connu une première mouture en 2000, plus axée sur la musique. Mais c'est la seconde version, créée l'année suivante, qui tourne à travers le monde. «*Pour les chorégraphes, cette*



BALLET NATIONAL DE CHINE

La lanterne rouge condense l'histoire de cette troupe, enracinée dans la tradition du ballet russe, mais destinée aussi à incarner l'âme de la culture chinoise à travers tous ses bouleversements politiques.

version est vraiment plus intéressante, l'histoire est mieux servie, plus claire», dit M. Wang. Un peu plus chinoise aussi, même si l'œuvre reste ancrée dans les deux esthétiques, occidentale et orientale.

«*Les pieds et les jambes, c'est du ballet classique. Les bras et le haut du corps, c'est chinois*», résume M. Wang, dans un anglais accentué d'allemand et de chi-

nois. Ça fonctionne très bien ensemble, même si ça semble difficile de coller ces deux univers.»

L'artiste, formé en Chine et en Allemagne, où il dirige maintenant le Dortmund Ballet, parle des différences entre les manières européenne et chinoise de créer. «*En Europe, on veut créer toujours de nouvelles choses, on est tendu vers l'avenir. En Chine, surtout par*

le passé, il y a cette idée de créer le ballet parfait. La puissance et la clarté de l'image sont importantes.»

C'est avec ce souci de grande clarté et d'imagerie puissante que la troupe a choisi de confier le ballet au réputé cinéaste Zhang Yimou. Loin de lui l'idée de «transposer» sur scène son œuvre cinématographique de 1991,

Épouses et concubines, ou le roman de Su Tong qui l'a inspiré.

«*Dans un ballet, c'est le langage du corps qui raconte l'histoire et la rend intéressante. Il ne voulait pas que ça ressemble au film. Il voulait créer une œuvre pour la scène.*» Même si sa vision de cinéaste, amoureux d'images léchées aux couleurs saisissantes, aura finalement dicté la création.



ALEXANDER F. YUAN ASSOCIATED PRESS

Zhang Yimou, âme de la production

Réalisateur de *Hero* et de *Vivre*, Zhang Yimou a aussi réalisé une version de l'opéra *Turandot* de Puccini en compagnie du maestro Zubin Mehta ainsi qu'une comédie musicale populaire intitulée *Troisième sœur Liu*, et *Le premier empereur*, dont la première a eu lieu au Metropolitan Opera de New York en 2006.

Il a enfin conçu et dirigé le spectacle d'ouverture des Jeux olympiques de Pékin en 2008. Le magazine *Time* l'avait d'ailleurs sacré personnalité de l'année pour cet exploit artistique planétaire.

Épouses et concubines est son œuvre cinématographique phare, inspirée du roman du même nom de Su Tong. En 2001, dix ans après la sortie du film, le cinéaste est appelé à l'adapter pour la scène. Il rédige le livret du ballet en trois actes et signe les éclairages. À l'occasion de l'ouverture des salles d'art asiatique et islamique du Musée des beaux-arts de Montréal, le film *Épouses et concubines* sera projeté ce samedi à l'auditorium Maxwell-Cummings, à 14 h. En mandarin, avec sous-titres anglais.

«*Il avait une idée claire de l'image qu'il voulait rendre. Il nous restait à trouver comment mettre cette image en scène. Nous avons chorégraphié pour lui.*»

Influence russe

La grande production condense l'histoire de cette troupe, enracinée dans la tradition du ballet russe, mais destinée aussi à incarner l'âme de la culture chinoise à travers tous ses bouleversements politiques. La troupe est née en 1959 sous le nom de Compagnie de ballet expérimental de l'École de danse de Pékin. Plusieurs danseurs russes ont participé à son éclosion dès 1954 et 1963, dont le maître de ballet Pyotr Gusev, en intégrant la formation typique de l'école de ballet russe au programme d'entraînement traditionnel. Russes et Chinois ont ainsi bâti un répertoire hybride, composé de plusieurs ballets classiques, comme *Le lac des cygnes*, *Le corsaire* et *Giselle*, et d'œuvres plus typiquement chinoises, comme *Le détachement des femmes de l'Armée rouge*, qui a connu un vif succès en Europe.

«*C'est intéressant de voir comment la plus vieille troupe de Chine a réussi à s'adapter et à garder une légitimité. Peu de troupes ont passé à travers des événements aussi bouleversants. À l'époque de Mao, ils ont transformé l'art du ballet, qui est plutôt aristocratique, à des fins révolutionnaires*», explique M. Dancyger.

Les contacts des GBC avec la Chine remontent à plusieurs années. Ils y ont présenté leur travail, dont *Minus One* en 2011. Un danseur de la troupe a même donné une leçon de maître aux interprètes du BNC à cette occasion. C'est dans ce même esprit de réciprocité qu'ils ont reçu le Ballet de Guangzhou en 2010.

Mais les relations avec l'Orient prennent beaucoup de temps à mûrir et ce n'est qu'en 2013 que la compagnie montrealaise peut enfin accueillir et diffuser (grâce au partenariat de Teck) une œuvre du BNC, qui forme l'étape québécoise de la première tournée pancanadienne de la troupe chinoise. Après Montréal, cap sur Vancouver avec *Le lac des cygnes*.

Le Devoir

LA LANTERNE ROUGE

Du Ballet national de Chine. Du 21 au 24 février 2013, à la salle Wilfrid-Pelletier à 20 h, et le samedi à 14 h et à 20 h.

HAROLD RHÉAUME
LE FILS D'ADRIEN DANSE - QUÉBEC
FLUIDE
20, 21, 22 FÉVRIER 20 H

CHORÉGRAPHE | HAROLD RHÉAUME
INTERPRÈTES | MARILOU CASTONGUAY, ALAN LAKE, BRICE NOESER, ALEXANDRE PARENTEAU, ESTHER ROUSSEAU-MORIN, GEORGES-NICOLAS TREMBLAY, ARIELLE WARNKE ST-PIERRE
MUSIQUE | SIMON ELMALEH

BILLETTERIE / 514 525.1500
840, RUE CHERRIER MONTRÉAL
WWW.AGORADANSE.COM

AGORA DE LA DANSE

PHOTO | DAVID CANNON

15^e
Saison 2012
2013

DANSE
DANSE

«[...] CORPS DE WALK EST UNE TRANSE, UNE FUSION ET UNE EXPLOSION, UN DÉLIRE SENSIBLE D'UNE POÉSIE SAUVAGE »
(scenkunst.no, Norvège).

CARTE BLANCHE
La compagnie nationale de danse contemporaine de Norvège

CORPS DE WALK
Sharon Eyal + Gai Bachar

28 FÉV. 1. 2 MARS 2013
Théâtre Maisonneuve

dansedanse.net

laplacedesarts.com
514 842 2112 / 1 866 842 2112

CULTURE › MUSIQUE

JAZZ

Donald Byrd,
sans l'ombre d'une ride

SERGE TRUFFAUT

Le trompettiste Donald Byrd n'est plus. En fait, on devrait écrire, pour parler jazz, que le collectionneur de diplômes universitaires a rejoint ces jours-ci le big band que Duke Ellington dirige dans l'au-delà. Il avait 80 ans, l'homme né dans la ville qui a « fourni » le plus grand nombre de grands musiciens de toutes les villes. Laquelle? Detroit.

Depuis sa mise entre parenthèses, un peu partout dans le monde on a consacré des articles parfois longs à celui qui a composé *Tanya* et qui fit, ainsi, le bonheur de Dexter Gordon. On évoque cela, plus exactement les articles, pour mieux marteler ceci: Donaldson Toussaint L'Ouverture Byrd était un champion de la catégorie des mi-moyens.

Oui, il était un champion de cette assemblée d'hommes qui, lorsqu'ils étaient jeunes, avaient traduit leur colère découlant du sort réservé aux Noirs en forgeant ce qu'on appelle aujourd'hui le hard-bop. Le bop, on insiste, dans sa version dure.

Après d'Art Blakey, Sonny Rollins, Hank Mobley, Thelonious Monk, Max Roach et John Coltrane il déclina ses notes bien enveloppées et enjouées. Ses notes conçues à l'enseigne de l'harmonie qu'il alla étudier à Paris, où officiait Nadia Boulanger, très réputée pour ses talents de pédagogue.

Parmi ses faits d'armes, ses faits datés dans les années 50 et 60, celui qu'on retient, mis à part son alliance avec Gordon, est cette association avec Pepper Adams. L'architecture instrumentale couplant une trompette et un saxophone baryton étonna énormément et passionna tout autant.

Pour l'étiquette Blue Note, ses deux compères ont enregistré une série d'albums qui n'ont pas pris l'ombre d'une ride, d'une petite ride. Dit autrement comme à l'envers,

Royal Flush, The Cat Walk, Byrd in Hand et d'autres demeurent d'actualité. D'autant que l'ingénieur Rudy Van Gelder qui avait gravé les originaux a gommé au cours des dernières années toutes les aspérités. Bref, ces albums, c'est du gros calibre.

Notre homme avait aussi comme talent celui de repérer les jeunes talents, de les guider, de les former. Dans les pages du *Globe and Mail*, Herbie Hancock raconte très bien ce qu'il doit à l'auteur de *Jorgie's*. Ce qu'il doit à un homme qui fut aussi un très grand professeur.

Ce docteur en musique, qui était également diplômé en droit et un crack en mathématiques, fut en effet le premier doyen de la première faculté de jazz. Pour ses accomplissements musicaux et son travail de professeur, le National Endowment for the Arts lui accorda, en l'an 2000, la plus haute récompense qui soit: le Jazz Master. Et nous, on lui accorde tous les remerciements possibles comme imaginables.

Une date à retenir: le 28 février, au soir évidemment. Mais encore? Le saxophoniste ténor Rémi Bolduc, le saxophoniste costaud dans le sens le plus noble du terme, et François Bourassa, le pianiste des subtilités, occuperont la scène de la salle Bourgie située à l'ombre du Musée des beaux-arts. On insiste: ils se produiront sans aucun autre soutien. Ils vont poursuivre l'aventure que Bolduc amorça il y a quelques années avec Kenny Werner sur l'étiquette Justin Time.

Le dernier numéro de *Down Beat* est consacré, comme il fallait s'y attendre, à Dave Brubeck.

Le Devoir



Riccardo Chailly incarne l'autorité musicale des festivités du bicentenaire de Verdi, en Italie.

ICA ARTISTS

CLASSIQUE

Un coffret de référence
pour le bicentenaire Verdi

CHRISTOPHE HUSS

L'intégrale Verdi publiée par Decca est le luxueux objet discographique de référence que l'on était en droit d'attendre de la part du leader d'un marché.

L'année 2013 est celle du trop plein de commémorations. Lorsqu'on célèbre à la fois le bicentenaire de la naissance de Richard Wagner et de Giuseppe Verdi, il reste peu de place pour Alkan (200 ans), Pierné et Mascagni (150 ans), Lutoslawski et Britten (100 ans), ou pour les 50 ans de la mort de Poulenc, Hindemith ou Hartmann.

Sur les scènes du monde entier, il est clair que la fascina-

tion pour Wagner l'emporte nettement sur la programmation d'opéras de Verdi cette saison. Nombre de grandes maisons accouchent d'une nou-

Sur les scènes du monde entier, la fascination pour Wagner l'emporte sur la programmation d'opéras de Verdi cette saison

Wagner, pour une institution, représente sans doute un défi jugé plus valeureux.

Au disque, c'est un peu l'inverse. Seul Marek Janowski « refait Wagner » pour l'étiquette Pentatone. Les grandes maisons ont balancé juste avant Noël des coffrets intégraux à peine promus. On ne croule pas non plus sous les DVD, même si Les Maîtres Chanteurs de Nuremberg en provenance de Glyndebourne sont à ne pas manquer.

En ce qui concerne Verdi, on observe la constitution d'une intégrale vidéo « Tutto Verdi » chez CMajor, initiative louable, glanée dans diverses maisons d'opéra italiennes, mais d'une qualité peu constante. Au disque, nous avons reçu en fin d'année un coffret de tous les enregistrements de Georg Solti, dont on retrouve *Un bal masqué* et *Don Carlo* dans la présente intégrale, en plus du *Requiem* et des *Quatre pièces sacrées*.

Une vraie intégrale

En 75 CD, Decca (478 4916), pour boucler son parcours, n'utilise pas pleinement les possibilités de synergie, désormais imaginable, des catalogues Universal et EMI. Il s'agit peut-être là d'une saine prudence, puisqu'aux dernières nouvelles, datant de cette semaine, EMI et Virgin Classics auraient été intégrés dans un certain « Parlophone Label Group » revendu par Universal à Warner, c'est-à-dire à une maison qui a pulvérisé sa propre division classique il y a treize ans déjà...

Deux grands enregistrements EMI, le *Giovanna d'Arco* du jeune James Levine et *Les vêpres siciliennes* dans l'enregistrement de référence de Riccardo Muti sont davantage présents ici pour palier des trous dans la collection Universal que pour leur avantage esthétique concurrentiel. Ainsi, à l'image du *Don Carlo* de Solti qui aurait pu être supplanté par celui de Giulini (EMI), Universal n'a jamais mis en balance ici un grand enregistrement de son catalogue avec une référence éditée par son supposé nouveau partenaire.

Le coffret est, en tout cas, très complet. Il comprend la *Messa solenne* et les autres œuvres sacrées révélées par Riccardo Chailly, le *Quatuor à cordes*, la musique de ballet et deux disques de mélodies et d'airs rares. Pour le centenaire de 2001, Decca avait publié les trois

plus rares des opéras, *Alzira*, *Aroldo et Jérusalem*, sous la direction de Fabio Luisi, repris ici.

En matière d'opéras de jeunesse, il était facile de puiser dans la collection exhaustive gravée par Lamberto Gardelli, à son meilleur dans *I due Foscari*, avec Cappuccilli, Ricciarelli, Carreras et Ramey en 1977, c'est-à-dire au zénith vocal de cette sacrée brochette. Deux exceptions notables au recours à Gardelli: l'*Oberto* de Neville Marriner (Urmana et Guleghina ensemble en studio...) et l'*Ernani* de Bonnyngue avec Pavarotti et Joan Sutherland. On remercie l'éditeur d'avoir pensé à ces deux joyaux!

Cela dit, d'*Oberto à Stiffelio* — seize opéras tout de même —, Gardelli dirige sept ouvrages. Dans cette période 1839-1850, les opéras les plus connus, *Macbeth* et *Luisa Miller*, sont dirigés respectivement par Claudio Abbado et Peter Maag (Pavarotti, Caballé, Milnes), ce dernier ayant donc été préféré à Lorin Maazel (Domingo, Ricciarelli, Bruson).

Dès que le nom de Giulini apparaît, il raffe la mise: *Rigoletto*, *Le trouvère* et même le triste *Falstaff*. Mais le chef italien a été oublié pour ses *Quatre pièces sacrées* sublimes, gravées à Berlin. C'est la petite erreur de détail artistique: il y avait au moins quatre versions des *Quattro Pezzi* (Fricsay, Mehta, Giulini, Gardiner) à choisir avant celle de Solti.

Pour en revenir aux grands opéras, *Don Carlos* (en français par Abbado) et *Don Carlo* (en italien, dirigé par Solti) y figurent côte à côte, de même que la version originale (par Gergiev) et la version révisée (par Sinopoli) de *La force du destin*.

La traviata est celle de l'incorruptible Kleiber, le *Bocca-negra* celui de référence d'Abbado. Pour *Aida*, Karajan a été préféré à Solti, mais les deux enregistrements sont transcendants. La principale ombre au tableau est donc *Otello*, où l'on attendait autre chose que la version Chung avec un Domingo capté un peu trop tard.

L'un dans l'autre, cette intégrale Verdi, joliment présentée dans des déclinaisons de beige, est donc presque un sans-faute, édité avec sérieux. À défaut de fournir les livrets intégraux, les notices proposent de bons résumés, détaillés page par page, avec un texte français.

Collaborateur
Le Devoir

VERDI
THE COMPLETE WORKS

Voilà aussi un aperçu vidéo de l'intégrale Verdi de Decca. ledevoir.com/culture/musique

Decca avait publié les trois

plus rares des opéras, *Alzira*, *Aroldo et Jérusalem*, sous la direction de Fabio Luisi, repris ici.

En matière d'opéras de jeunesse, il était facile de puiser dans la collection exhaustive gravée par Lamberto Gardelli, à son meilleur dans *I due Foscari*, avec Cappuccilli, Ricciarelli, Carreras et Ramey en 1977, c'est-à-dire au zénith vocal de cette sacrée brochette. Deux exceptions notables au recours à Gardelli: l'*Oberto* de Neville Marriner (Urmana et Guleghina ensemble en studio...) et l'*Ernani* de Bonnyngue avec Pavarotti et Joan Sutherland. On remercie l'éditeur d'avoir pensé à ces deux joyaux!

Cela dit, d'*Oberto à Stiffelio* — seize opéras tout de même —, Gardelli dirige sept ouvrages. Dans cette période 1839-1850, les opéras les plus connus, *Macbeth* et *Luisa Miller*, sont dirigés respectivement par Claudio Abbado et Peter Maag (Pavarotti, Caballé, Milnes), ce dernier ayant donc été préféré à Lorin Maazel (Domingo, Ricciarelli, Bruson).

Dès que le nom de Giulini apparaît, il raffe la mise: *Rigoletto*, *Le trouvère* et même le triste *Falstaff*. Mais le chef italien a été oublié pour ses *Quatre pièces sacrées* sublimes, gravées à Berlin. C'est la petite erreur de détail artistique: il y avait au moins quatre versions des *Quattro Pezzi* (Fricsay, Mehta, Giulini, Gardiner) à choisir avant celle de Solti.

Pour en revenir aux grands opéras, *Don Carlos* (en français par Abbado) et *Don Carlo* (en italien, dirigé par Solti) y figurent côte à côte, de même que la version originale (par Gergiev) et la version révisée (par Sinopoli) de *La force du destin*.

La traviata est celle de l'incorruptible Kleiber, le *Bocca-negra* celui de référence d'Abbado. Pour *Aida*, Karajan a été préféré à Solti, mais les deux enregistrements sont transcendants. La principale ombre au tableau est donc *Otello*, où l'on attendait autre chose que la version Chung avec un Domingo capté un peu trop tard.

L'un dans l'autre, cette intégrale Verdi, joliment présentée dans des déclinaisons de beige, est donc presque un sans-faute, édité avec sérieux. À défaut de fournir les livrets intégraux, les notices proposent de bons résumés, détaillés page par page, avec un texte français.

Collaborateur
Le Devoir

VERDI
THE COMPLETE WORKS

Voilà aussi un aperçu vidéo de l'intégrale Verdi de Decca. ledevoir.com/culture/musique

SAISON 2012-2013 PREMIER ACTE THÉÂTRE ÉMERGENT

LE CLUB POUR L'AMÉLIORATION DE LA CULTURE PRÉSENTE

MERZ SONATE

DU 19 FÉVRIER AU 1 MARS À 20H ET LE 2 MARS À 15H

TEXTES DE KURT SCHWETTERS

COLLAGE-MONTAGE ET MISE EN SCÈNE: PHILIPPE SAVARD

PREMIERACTE.CA 870, AVENUE DE SALABERRY 418-643-8131

Hydro Québec

Pro Musica La musique dans toute son intimité

Hydro Québec présente

Beatrice Rana

SALLE BOURGIE

26 février 2013

Programme: Chopin, les 24 préludes Ravel, Gaspard de la nuit et la valse

Premier Prix du Concours musical international de Montréal 2011

AUSSI, LES MÉLODINES

STUDIO-THÉÂTRE ET PIANO NOBILE, 12H10 PM

Thursdays February 7, 14, 21, 28, March 14, 21, 28 and April 4.

www.promusica.qc.ca

laplacedesarts.com 514 842 2112 / 1 888 842 2112

Hydro Québec

S'IL Y A UN SPECTACLE À VOIR, C'EST CELUI-LÀ.

Le Devoir

A WELCOME DRAFT OF FRESH AIR.

Opera News, USA

L'ENFANT DES GLACES

28 FÉVRIER, 1^{er} ET 2 MARS 2013, 20H | AU GESÙ

1200, rue de Bleury, Montréal | Billetterie : 514-861-4036 | admission.com

UN ÉLECTR'OPÉRA DE ZACK SETTEL ET PAULINE VAILLANCOURT

INTERPRÈTES: GHISLAINE DESCHAMBAULT ET JEAN MAHEUX

CHANTS LIBRES

hexagram

LE MONTREUIL EN LUMIÈRE

MNMI

Collaborateur
Le Devoir

Voilà aussi un aperçu vidéo de l'intégrale Verdi de Decca. ledevoir.com/culture/musique

CULTURE › CIRQUE

FESTIVAL MONDIAL DU CIRQUE DE DEMAIN

La performance au service du sens

Les jeunes artistes font souffler un vent de changement sur le cirque

ISABELLE PARÉ

Le cirque change et c'est tant mieux. Jongleurs mécaniques, contorsionnistes formatés et voltigeurs sans peur mais sans âme n'émeuvent plus guère les foules. La toute dernière cuvée du Festival mondial du cirque de demain à Paris témoigne du vent de changement qui souffle sur les pistes, même celles des grandes compétitions internationales abonnées depuis des lustres à la performance pure et dure.

Soyons francs, plusieurs de ces grands concours internationaux, souvent destinés à la rediffusion au petit écran, ont longtemps été le théâtre du cirque convenu, traditionnel et sans grande surprise. Mais la donne est en train de changer.

Formés dans les écoles de cirque reconnues, et de moins en moins au sein de familles d'acrobates de génération en génération, de plus en plus de jeunes artistes mettent la performance au service du sens et d'une vision artistique qui dépasse le strict esthétisme.

On l'a vu depuis longtemps au Québec avec l'émergence des cirques contemporains que sont Les 7 doigts de la main, le Cirque Éloize et plus récemment avec le Cirque Alfonse. Mais c'est le cas aussi en France, où la cohabitation de quelque 400 microtroupes de cirque soutenues par l'État dans leurs processus de création favorise la naissance d'une multitude de visions artistiques très singulières.

Circassiens en quête de contenu

On pourra voir un peu de ce nouveau cru lors de la prochaine édition montréalaise du Festival mondial du cirque de demain, qui braquera ses projecteurs sur une poignée de ces jeunes circassiens en quête de contenu.

« Il y a toujours la notion de compétition dans notre festival, mais aussi de la rencontre des genres. On ne fait plus simplement un équilibre pour ce qu'il est. Aujourd'hui, ce qui compte, c'est le sens qu'on donne à la prouesse. Un saut périlleux, c'est bien, mais quand il se met au service du sens, c'est encore mieux », explique Pascal Jacob, directeur artistique du Festival mondial du cirque de demain et historien du cirque.

Au fil des ans, les choix des jurés ont évolué, dit-il, et à la

« On ne fait plus simplement un équilibre pour ce qu'il est. Aujourd'hui, ce qui compte, c'est le sens qu'on donne à la prouesse. »

Pascal Jacob

maîtrise extrême et sans faille d'un voltigeur russe ou chinois on préférera peut-être maintenant l'artiste qui se pointe en piste avec un style singulier ou un personnage étonnant, quitte à ce que tout l'accent ne soit plus mis sur la perfection de l'exécution.

« Avant, on comptait beaucoup de techniciens ou d'interprètes; il y a maintenant cette intuition qu'on peut faire autre chose avec le langage corporel », soutient Jacob, qui juge que, dès leur formation, plusieurs jeunes artistes arrivent avec une vision très précise de ce qu'ils entendent présenter au public.

Un jeune jongleur français appelé Morgan est la parfaite incarnation de ce nouveau courant qui cherche à s'imposer. Technicien incroyable, le crack des balles rivalise d'adresse pour simuler les chutes et les ratés, et s'amuse à confondre le public.

Sorte de maître du « contrejonglage », Morgan intègre totalement les ratés dans son numéro et fait mine de s'évanouir à chaque erreur. « Il a développé l'antithèse du jonglage », explique Jacob.

Même esprit pour le numéro très attendu produit par Le Boustrophédon, une prestation d'équilibre sur verres présentée par cette troupe française qui fait beaucoup parler d'elle.

Dans un numéro intitulé *Camélia*, une jeune femme et son personnage, chaussés de pointes, gravissent de délicats verres de cristal, toujours plus minuscules. Fildefériste à l'origine, l'acrobate a mis son art au profit d'une chorégraphie et d'une marionnette, pour accoucher d'une prestation complètement inusitée. Le numéro, qui a remporté le coup de cœur du jury à Paris en janvier dernier, est tiré d'une production normalement destinée à tourner dans les maisons du troisième âge de l'Hexagone.

« Cette artiste a réussi à transcender sa discipline par

une poétisation de la performance en y ajoutant un sens. La performance s'en trouve magnifiée, transcendée », croit Pascal Jacob.

Un esprit théâtral enveloppera aussi la prestation du couple belge Bert & Fred, au trapèze Washington. Armé de couteaux, de fouets et de marteaux, le drôle de tandem se rit, avec beaucoup d'humour, de l'improbable relation sado-masochiste qui lie un homme et une femme. Amour, pouvoir, risque et mise en danger sont servis au public avec un sourire au coin de l'œil.

Dans le duo de main à main des Allemands Chris et Iris, c'est le silence qui rend la performance inopinée. Chez ce couple bancal, lui costaud, elle miniature, ce sont les mots qui donnent la cadence et le plus fort du couple n'est pas toujours celui qu'on pense. Lisa Rinne, dans un numéro d'échelle-trapèze, réinvente à sa manière le trapèze en multipliant les acrobates sur l'échelle qui mène à son grément.

Dans un style plus attendu, on verra aussi la championne de twirling (manipulation du bâton), Nathalie Enterline, qui trône sur sa discipline depuis près de 30 ans, et un autodidacte chinois de la toupie, repéré dans la rue par un ex-médaille du festival mondial. Accompagné par une joueuse de pipa, sorte de luth chinois, le jeune Ba Jianguo fait valser sa toupie sur tous les supports, offrant une vision remaniée d'un art ancestral chinois.

Plus qu'un virtuose

Dans un tout autre registre, la part exotique de cette troisième édition sera portée par les hommes-caoutchoucs tanzaniens Robert & Abillah, contorsionnistes et équilibristes à la fois, formés à l'École de Dar es Salaam. Une porte ouverte sur le rare cirque africain, rempli d'authenticité et de rythmes ensoleillés.

Mélange de hip-hop et d'hu-

mour, le trio suisse des Starbugs amène avec lui sa trame sonore déjantée et déboulonne le rôle attendu du clown avec une prestation plus rythmique que théâtrale. Quatre gagnants de la dernière édition du Festival mondial du cirque de demain, dont Eric Bates des 7 doigts de la main, prodige de jonglerie avec ses boîtes à cigare, se joindront à cette mosaïque de numéros, à l'image de la diversité qui traverse le cirque actuel.

« C'est difficile de dire pourquoi un jury choisit un artiste. Aujourd'hui, il faut être plus qu'un virtuose. En fait, la performance est ailleurs », pense le directeur artistique du Festival mondial du cirque de demain.

L'humour risque d'ailleurs d'être un des fils conducteurs de ce bouquet disparate qui sera, comme d'habitude, mené de main de maître par le prolifique et dandy maître de cérémonie Calixte de Nigremont. Avis aux spectateurs: votre entrée dans le théâtre pourrait n'avoir rien à envier à celle de duchesses aux noms télescopiques et vos gestes seront épiés et commentés en direct, dans un style à nul autre pareil...

Le Devoir

FESTIVAL MONDIAL DU CIRQUE DE DEMAIN
À La Tohu, du 19 février au 3 mars.

« Voir aussi » Des extraits vidéo des numéros de trois jeunes recrues: Lisa Rinne, Morgan et Starbugs.
ledevoir.com/culture/cirque



YAN FORHAN

Sorte de maître du « contrejonglage », Morgan intègre les ratés dans son numéro et fait mine de s'évanouir à chaque erreur.

MONTREAL EN LUMIERE

14^e édition

En collaboration avec Didier Morissonneau

THE ZOMBIES

Avec tous leurs grands succès dont *Time of the Season* et *She's Not There*

Première partie: LES REVENANTS

JEUDI 28 FÉVRIER
Métropolis - 20h - Formule cabaret (Place assises)

L'auteur-compositeur-interprète d'exception présente son nouvel album

BÉNABAR

Première partie: DAVID GIGUÈRE

VENREDI 1^{er} MARS
Métropolis - 20h

Le Festival débute jeudi

Soyez de la fête!

En ouverture le 21 février

COMPLÈT

ERIC GIGUÈRE

En ouverture le 22 février

MARIE-PIERRE ARTHUR

présenté en collaboration avec

AMJ

Ce jeudi et vendredi

EN SUPPLÉMENTAIRE LE 22 FÉVRIER!

COMPLÈT

21 et 22 FÉVRIER Métropolis - 20h

COPRÉSIDENT D'HONNEUR

ALAIN LEFÈVRE

en récital

SAMEDI 23 FÉVRIER
Maison Symphonique de Montréal - 20h

La pétillante soprano nous présente les plus belles mélodies espagnoles, latines et portugaises de Gracinda à Besame Mucho

MARIE-JOSÉE LORD

Yo soy María

LUNDI 25 FÉVRIER
Théâtre Maisonneuve, PdA - 20h

Spectacle d'ouverture

présenté par

en collaboration avec cbc et Radio-Canada

LA PISTA TANGO

Ce jeudi!

Les meilleurs danseurs et musiciens de tango de Buenos Aires avec des artistes de cirque.

JEUDI 21 FÉVRIER
Théâtre Maisonneuve, PdA - 20h

Tango, cirque et milonga

MUSICIENS, ACROBATES ET ILLUSTRATEUR EN DIRECT DANS LA PURE TRADITION ARGENTINE!

LE CABARET PISTA TANGO

Vamos a bailar!

24 et 26 FÉVRIER Métropolis - 20h

PREMIÈRE MONTRÉLAISE

Ce jeudi!

LUC DE LAROCHELIERE et ANDREA LINDSAY

JEUDI 21 FÉVRIER Club Soda - 20h

Dans le cadre du JAZZ À L'ANNÉE TD

ERIC BIBB avec HABIB KOITÉ

présenté en collaboration avec

ccmusica.ca

VENREDI 1^{er} MARS L'Astral - 19h et 22h

Site extérieur gratuit

SUR LA PLACE DES FESTIVALS, L'ESPLANADE DE LA PLACE DES ARTS ET LA PROMENADE DES ARTISTES
SPECTACLES GRATUITS | ESCALES GOURMANDES | ILLUMINATIONS | GLISSADE URBAINE | VI / DJ | ANIMATION | MUSIQUE

* SOIRÉE D'OUVERTURE LE JEUDI 21 FÉVRIER *

DUMAS

SCÈNE RBC

20h

ABC CABARET

PLACE DES FESTIVALS

18h30 - 19h - 21h

BLOOP

DÔME RBC

Projection film

En continu jusqu'à 21h

ROUX SOUNDSYSTEM

DJ ET VI BELL

21h15

ACTIVITÉS GRATUITES TOUTS LES SOIRS DU FESTIVAL DU 21 FÉVRIER AU 3 MARS (relâche les 25 et 26 février)

Nuit Blanche à Montréal

10^e édition

SAMEDI 2 MARS

ART VISUEL | CINÉMA | CONTES | POÉSIE | LITTÉRATURE | DANSE | EXPOSITIONS | FANTASIES | HUMOUR | ILLUMINATIONS | MUSIQUE | PERFORMANCES | SPORT | THÉÂTRE

Billets

PLACE DES ARTS
514 842-2112 / 1 866 842-2112
lplacedesarts.com

MÉTROPOLIS
1 855 790-1245
admission.com / ticketmaster.ca

L'ASTRAL
MAISON DU FESTIVAL
RIO TITO ALCAN
1 855 790-1245
admission.com / ticketmaster.ca

CLUB SODA
514 286-1010 / clubsoda.ca

SAO | LA PRESSE | lait | Hydro Québec | AIRFRANCE | Bell | Financière Sun Life

CBC | Radio-Canada | DESTINATIONS | Bienes Aires Ciudad | L'AMIC | Monoprix | ALICIA

STRTV+ | CLOU | ROGEE | 98.5fm | EXPOSURE | CUL | W | TP

Québec | Montréal | Quartier des spectacles | Montréal | Canada

Info Lumière LA PRESSE 514 288-9955 1 85 LUMIERES

montrealenlumiere.com

MINMI

Montréal/
Nouvelles
Musiques

Festival international - 21 février au 3 mars 2013 - festivalminmi.com

6^e édition
Une production SMCQ

PRÉSENTE

nem

En résidence à
l'Université de Montréal

Sous la direction de
Lorraine Vaillancourt

25 FÉVRIER 2013 À 19H

Løp, Løkk og Linjar (2001-02)
Lasse Thoresen
Soliste: Berit Opheim, mezzo-soprano

BAIN MATHIEU
2915, rue Ontario Est, Montréal - Métro Frontenac
Billetterie: Réseau admission - 514-790-1245

Conseil des Arts de Québec | DOMAINE Juppé | ARTE MUSICA | LE DEVOIR | MINMI | ESPACE MUSIQUE 100.7 | La Scena Musicale | LE VIVIER | Université de Montréal | OFFICIEL DU FESTIVAL

CULTURE DE VISU

Paysages personnels et cartographies imaginaires

Art mûr propose trois solos qui explorent notre vision déformée des lieux

GRAND CANYON: UNSEEN
Holly King

ROAD PAINTINGS
Éric Lamontagne
Art mûr
Jusqu'au 2 mars

JÉRÔME DELGADO

Le paysage imaginaire, et jusqu'à un certain point loufoque, est en vedette à Art mûr. Tout le rez-de-chaussée de la galerie de la rue Saint-Hubert est en effet envahi par des herbes les plus vertes, des lagunes les plus miroitantes et des routes les plus longues.

Il ne s'agit pas d'une de ces expositions thématiques de groupe auxquelles Art mûr aime bien s'adonner, mais de trois solos. Trois solos de trois artistes établis — Judith Berry, Holly King et Éric Lamontagne, dans l'ordre que les visiteurs les découvriront à la galerie —, bien distincts par leurs visions du paysage et la manière de le dépeindre.

On ne s'attardera pas ici à la peinture de Judith Berry, qui expose régulièrement à cette enseigne depuis plusieurs années. Le choix de ne se pencher que sur les propositions de Holly King et d'Éric Lamontagne ne s'explique pas uniquement parce qu'ils ont été (à peine) plus rares. Leurs pratiques semblent aussi davantage conjuguer les techniques et conjurer les limites d'un cadre restreint. Leurs imaginaires n'en sont que plus illusoire.

La réputation de Holly King n'est plus à faire. Rappelons seulement qu'elle a été une des premières à fabriquer ses images à partir de photographies de maquettes. En 1999, une importante rétrospective du Musée des beaux-arts de Montréal l'avait consacrée comme l'une des photographes les plus singulières de sa génération. Holly King se considère pourtant comme une peintre, et c'est dans



SOURCE ART MÛR

Holly King, *Reflections Tantalize*, 2011.

le Département de peinture et de dessin qu'elle enseigne à l'Université Concordia.

Ses paysages sont fabriqués de toutes pièces, notamment par des décors peints. Ce monde lilliputien en 3D, habité même par un éclairage digne des scènes de théâtre, devient en image 2D un sublime site naturel, magnifié par le grand format que privilégie l'artiste.

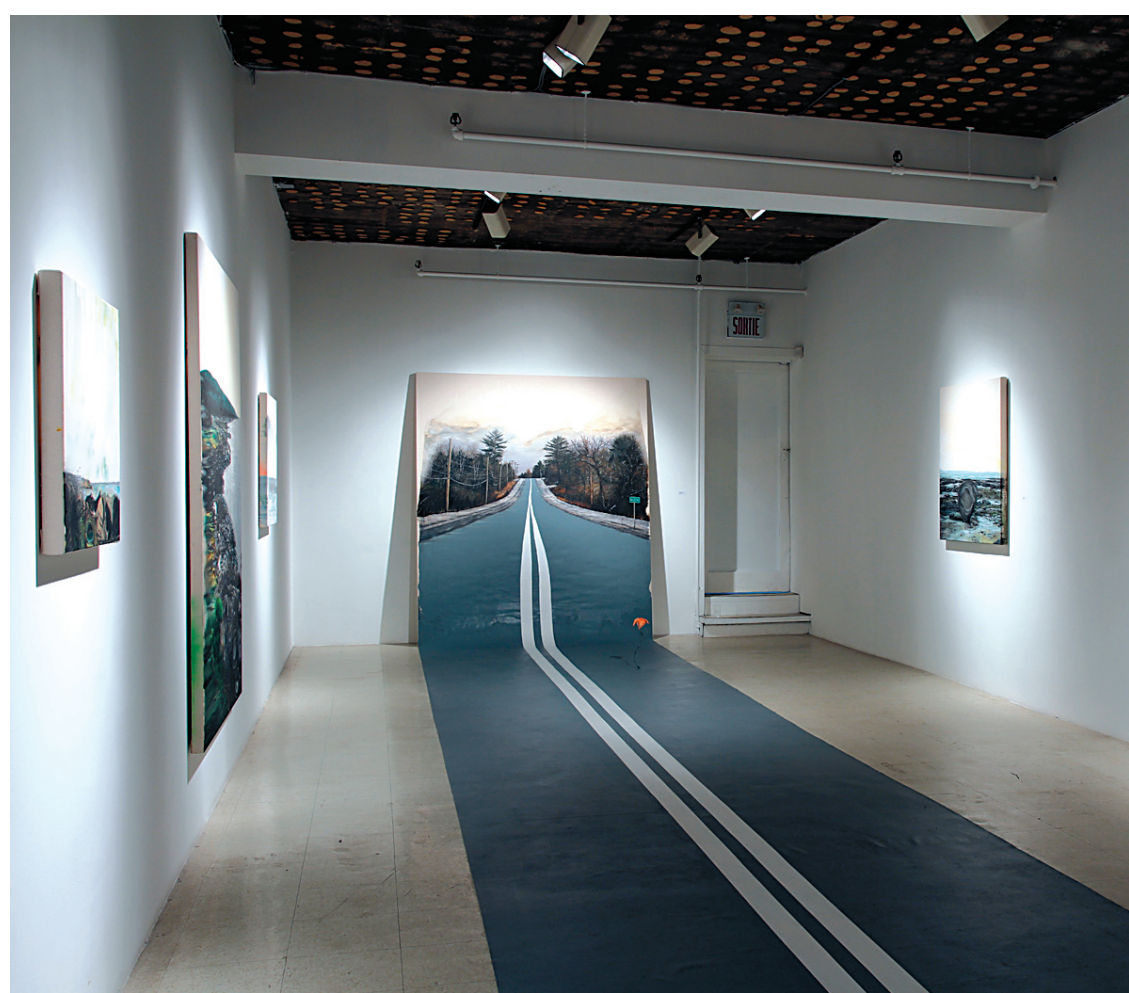
Après plus de 30 ans de carrière, Holly King cherche encore à renouveler sa signature, sans pour autant la dénaturer. Une photo de King demeure reconnaissable entre toutes. Pour cette seconde exposition en quatre ans à Art mûr, elle a laissé de

côté les couleurs chromées siennes. Toutes en noir et blanc, les six œuvres de *Grand Canyon: Unseen* possèdent un élément encore plus inusité à sa pratique. L'arrière-plan n'est plus une toile de fond, mais une image du réel. Une photo d'un «vrai» paysage.

Ce rapport entre véricité et illusion de vérité, que Holly King a toujours exploité, prend ici une dimension nouvelle. D'autant plus que ce vrai paysage du fond ne montre, pour ainsi dire, pas grand-chose. Le «unseen» du titre évoque la brume ou la neige abondante qui s'est présentée devant l'artiste lors de sa visite du célèbre canyon de l'Arizona. Le choix du noir et blanc magnifie, ou décrie, ce rendez-vous manqué.

Sur la route

Dix ans plus jeune que Holly King, Éric Lamontagne n'est



SOURCE ART MÛR

Vue sur *Road Paintings*, d'Éric Lamontagne, qui invite à prendre la position d'un voyageur en voiture.

pas, lui, un paysagiste consacré. C'est plutôt par ses œuvres en trompe-l'œil, souvent en peinture, qu'il s'est fait un nom. Or, qui dit tromperie dit fabrication et, en toute logique, son solo, *Road Paintings*, suit celui de King. À la peinture en photo de l'une succède la peinture-installation de Lamontagne, réalisée, elle, d'après photographies.

Celui qui est également prof — à l'Université du Québec, lui — est doté d'un humour fort bienvenu dans les circonstances, après les ténèbres tirées du *Grand Canyon*. Loufoque, le paysage d'Éric Lamontagne. Il surgit à travers notamment une longue et étroite toile au sol, couleur bitume, qui figure une route en campagne située quelque part entre Percé et Sorel — selon les titres des tableaux accrochés de part et d'autre

de l'huile posée par terre.

L'ensemble des *Road Paintings*, soit huit tableaux de formats variés, est une installation en soi, devant laquelle il convient de se laisser absorber. Le spectateur est appelé à prendre la position d'un voyageur en voiture. L'application gestuelle de la matière — des couches de dripping — mime ce que la rétine conserve du paysage qui défile autour de lui. Le tableau central, relié à la bande posée au sol — l'œuvre s'intitule *Faire pousser l'asphalte* —, représente le paysage vers lequel mène la route. Un cul-de-sac annonce un petit panneau. Ou un mur, dans le cadre de la galerie.

Ce n'est pas la première fois qu'Éric Lamontagne simule cette situation. En 2007, à Art mûr aussi, il avait déjà installé un similaire jeu d'illusions avec *Train de mémoire*,

une série qui prenait ancrage sur un chemin de fer. Lamontagne se répète peut-être. Sauf que sa manière de peindre en référence à des lieux réels prend vraiment son sens, de trompe-l'œil, dans le contexte présent d'expos qui revisitent le genre paysage. Il suit le chemin inverse de Holly King, qui photographie d'après peintures, mais il est tout aussi créatif, en désaccord avec le réalisme objectif de la photographie. Chacun à sa manière déforme un paysage et illustre un échec, celui de dépeindre un lieu tel qu'il est.

Collaborateur
Le Devoir

D Voir aussi Notre galerie photos des œuvres de Holly King et d'Éric Lamontagne. ledevoir.com/culture/arts-visuels

MICHÈLE LAPOINTE
Contes muets et non-dits sous verre

14.02.2013 – 10.05.2013

Ouvert le 2 mars de 20 h à 3 h pour la Nuit blanche à Montréal

1200, rue Mill
Montréal, Québec, H3K 2B3
www.espaceverre.qc.ca

La chimère des enfants songes III (2012), Michèle Lapointe. Crédit : René Rioux

Dimanche 3 mars 2013
Pour tout savoir sur notre été:
Conférence - Réflexion sur le voyage
et lancement de la saison

Dimanches 14 avril et 5 mai
Conférences - L'eau, l'air, le feu et l'art!
à propos du voyage d'octobre
en Flandre belge et aux Pays-Bas

www.lesbeauxdetours.com
514-352-3621
En collaboration avec Club Voyages Rosemont
Titulaire d'un permis du Québec

À surveiller...

La publication *Frapper l'image* de Martin Boisseau, aux éditions du Noroît, dont le lancement aura lieu lors du vernissage de la nouvelle exposition de l'artiste. À la galerie Graff, aujourd'hui, à 14 h.

Le symposium *De la nature, «un rendez-vous public consacré au dynamisme de la transdisciplinarité»*. À la SAT, mardi 19 février, de 13 h à 18 h. À noter qu'une expo homonyme se poursuit aussi aux Territoires.

La projection d'*And Europe Will Be Stunned*, une trilogie de films déstabilisants de Yael Bartana sur les activités du groupe politique polonais Jewish Renaissance Movement. À SBC, galerie d'art contemporain, mardi 19 février à 17 h 30.

Février se poursuit au Centre Phi.

Cinéma

18 février à 19 h 30
THE COLOR WHEEL
d'Alex Ross Perry (États-Unis, 2011)
Une présentation de 24 images et du Centre Phi

19 février à 19 h 30
LES CRIMINELLES
de Jean-Claude Lord (Canada, 2012)
Première montréalaise en présence du réalisateur et de l'équipe du film

20 février à 19 h 30
BLACKBIRD
de Jason Buxton (Canada, 2012)
Stéphanie Weber-Biron, la directrice photo, sera sur place pour présenter le film.

28 février à 19 h 30
LES MANÈGES HUMAINS
de Martin Laroche (Canada, 2012)
En présence du réalisateur et de l'équipe du film

Tous les films sont à 11,25 \$
(taxes et frais inclus)

Programmation sujette à changement sans préavis.
Consultez notre site Internet pour les dernières mises à jour.

Spectacles

22 février à 21 h
THUS: OWLS
Première partie : Joe Grass
16,25 \$ (taxes et frais inclus)
Dans le cadre du Festival Montréal en lumière

23 février à 20 h
KANAVAL KANPE
Grande soirée au profit d'Haïti avec des membres d'Arcade Fire et des invités spéciaux.
En collaboration avec Pop Montréal et le Centre Phi
Billets en vente sur popmontreal.com

Nuit Blanche 2013 au Centre Phi

Du 2 au 3 mars de 20 h à 3 h
LIKE/COMMENT/SUSCRIBE
Un spectacle interactif sur les meilleures archives de YouTube

Gratuit

Du 2 au 3 mars à 21 h, 23 h et 1 h
LES SIESTES ACOUSTIQUES
de Bastien Lallemand

Concerts acoustiques pendant que vous faites la sieste...

Avec JP Nataf, Albin de la Simone, Jérôme Minière, Camélia Jordana, Joseph Marchand, Émilie Laforest et Bastien Lallemand.

Gratuit

Une présentation du général de France à Québec et du Centre Phi

Expositions

Du 24 janvier au 16 février
LE VOLEUR DE TITRES
de Carle Coppens

Gratuit

Du 25 février au 27 avril
KANAVAL
de Leah Gordon

Gratuit

CULTURE › CINÉMA

Astérix et Obélix de l'autre côté de la Manche

Au tour de Laurent Tirard d'adapter les aventures des fiers Gaulois

ODILE TREMBLAY
à Paris

Il se pose un tas de questions, du type: « Dans quel état est la licence d'Astérix? » Laurent Tirard vous parle d'Hachette qui a la mine d'or des bédés, d'Albert Uderzo et d'Anne Goscinny qui ont également droit de regard sur les adaptations au cinéma. « Il y a des discussions avec tout le monde sur le respect et la transgression de l'œuvre. » Tout est là. Jusqu'où peut-on transformer cet univers?

Laurent Tirard avait adapté en 2010 avec grand succès *Le Petit Nicolas* des bandes dessinées cultes de René Goscinny. « À moi, alors, les clés du royaume! », dit-il en rigolant. Le royaume en question étant cette invitation à réaliser la quatrième adaptation cinématographique avec acteurs des aventures des intrépides Gaulois. A chaque film sa nouvelle équipe, balayée ensuite, comme feuille au vent.

Tourné en partie à Malte, *Astérix et Obélix au service de Sa Majesté* met en scène dans leur village d'irréductibles les deux amis gaulois forcés de prendre en charge un jeune Lutécien paresseux et branché. Goudurix (Vincent Lacoste). Les Britishs sont attaqués par les Romains et la reine britannique (Catherine Deneuve) finit par accepter d'envoyer le loyal Jolitorax (Guillaume Galiène) chez les vulgaires Gaulois pour qu'ils viennent chasser l'envahisseur grâce à leur potion magique. Amours et combats seront au programme dans un Londres aux couleurs parfois des années 60. Tirard trouvait compliqué de faire jouer des acteurs anglais dans une comédie française, alors il a ramené des Gaulois pour tous les rôles en leur faisant pratiquer l'accent.

Deux albums se mêlent au



Tourné en partie à Malte, *Astérix et Obélix au service de Sa Majesté* met en scène dans leur village d'irréductibles les deux amis gaulois forcés de prendre en charge un jeune Lutécien paresseux et branché.

scénario: *Astérix chez les Bretons*, avec traversée de la Manche chez les Britanniques, et *Astérix et les Normands*, dans lequel des Barbares sans crainte veulent affronter la peur. Avec son scénariste Grégoire Vigneron, Tirard voulait montrer que chaque société barbare l'autre: les Anglais, les Romains, les Bretons, les Normands. « J'ai aimé l'épisode des Normands. Ils arrivent et repartent, donnant lieu à des scènes formidables, comme la parodie

d'Orange mécanique avec Danny Boon et la scène où les Vikings volent. Ils prêtaient à une réflexion sur la barbarie. Miss Macintosh veut civiliser un barbare avec des méthodes plus barbares que celles des barbares. »

Il désirait faire un film un peu plus adulte que les précédents: « Les albums ne comportent aucune sexualité, mais avec des acteurs en chair et en os, j'avais besoin d'histoires amoureuses et ma position a été très claire là-dessus. Alors,

j'ai mis la phrase de Goudurix sur « deux hommes qui vivent ensemble avec un petit chien... » Astérix et Obélix ont alors des histoires de femmes. On a inventé ces personnages: Ophélie [la Québécoise Charlotte Le Bon], une reine, aussi l'austère miss Macintosh [Valérie Lemerrier], sur qui Obélix aura le béguin. Le film d'Alain Chabat était très gags. Je ne suis pas comme lui. Les relations hommes-femmes m'intéressent. Chacun y met du sien. Uderzo

se montrait très réticent au départ devant mon approche, mais à la fin il m'a dit que j'avais fait le meilleur des quatre films. »

Tirard a imposé un nouvel acteur pour Astérix, troisième en titre: Edouard Baer. Fabrice Luchini succède à Alain Delon dans la peau de César. Gérard Depardieu demeure contre vents et marées sous toutes les directions le seul et unique Obélix. Il a accepté de reprendre son menhir. « J'avais

entendu les pires choses sur lui, précise Laurent Tirard, mais ça a été super facile. J'ai beaucoup d'affection pour Gérard et je suis triste et inquiet pour son avenir personnel et professionnel. C'est quelqu'un qui a besoin d'amour et qui se sent mal aimé chez lui. »

Autre défi: *Astérix et Obélix au service de Sa Majesté* est tourné en 3D: « Au début, ça me rendait fou: le temps d'installation, les réglages. C'était comme si on était revenu 70 ans en arrière, avec cette lourdeur de machinerie. Au lieu de trois plans, on n'en fait qu'un seul. Ça change le langage. »

Le film était cher (60 millions d'euros) et n'a pas marché en France (moins de quatre millions d'entrées). En plus, 80% des spectateurs sont allés le voir en 2D. Ça valait la peine de donner du relief... « On a commis une erreur, estime Tirard, en sous-estimant l'impact négatif du précédent Astérix aux Jeux olympiques auprès du public. Nous avons cru qu'il suffisait de faire un meilleur film pour que les gens y aillent. Mais ils ont refusé de se faire encore prendre. Quand on a lancé notre film, au début personne n'est venu. D'ailleurs, les films français n'ont pas fonctionné l'automne dernier. Et peut-être aussi qu'avec un Astérix adulte, certaines situations et répliques passaient au-dessus de la tête des enfants; ce qui nous les a fait perdre également. Maintenant, on ne sait pas ce qui va arriver avec Depardieu. Je suis triste. Y aura-t-il d'autres Astérix? »

Chose certaine, Tirard est ailleurs. Il planche sur les repérages des *Vacances du Petit Nicolas*, à tourner l'été prochain.

Le Devoir

Notre journaliste a séjourné à Paris à l'invitation d'Unifrance.

Papy fait de la résistance

UNE BELLE JOURNÉE POUR CREVER (V.F. DE A GOOD DAY TO DIE HARD)
Réalisation: John Moore.
Scénario: Skip Wood. Avec Bruce Willis, Jai Courtney, Sebastian Koch, Sergei Kolesnikov, Yuliya Snigir, Mary Elizabeth Winstead. Photo: Jonathan Sela. Montage: Dan Zimmerman. Musique: Marco Beltrami. États-Unis, 2013, 97 min.

FRANÇOIS LÉVESQUE

En 1988, Bruce Willis accéda de plein droit à la royauté hollywoodienne grâce au succès planétaire du film *Die Hard*, un mélange explosif de suspense et d'action livré sourire en coin. Même les méchants critiques furent séduits. Fatalement, il y eut des suites: *Die Hard 2: Die Harder* en 1990, *Die Hard: With a Vengeance* en 1995, et enfin, *Live Free or Die Hard*, douze ans plus tard. *A Good Day to Die Hard* constitue donc le cinquième volet de la série, pour qui se soucie encore de tenir le compte.

Cette fois, le méchant de l'histoire est russe. Rappelons que, par le passé, le policier John McLane (Willis) a affronté successivement un méchant terroriste allemand, un méchant dictateur sud-américain, le méchant frère terroriste allemand du premier terroriste allemand, puis, dans le quatrième opus, un méchant jeune (et pirate informatique, quand même). C'est dire que *A Good Day to Die Hard* poursuit la grande tradition xénophobe qu'Hollywood a fini par élever au rang de norme.

Nostalgique des heures glorieuses de la guerre froide, l'action démarre avec un montage alterné confus: à Moscou, un haut fonctionnaire menace un prisonnier politique qui joue aux échecs dans sa cellule (attention: symbole); à Langley, la CIA



Bruce Willis reprend le rôle du policier John McLane.

s'énervent parce que ledit détentu subira bientôt son procès. Au milieu de tout ça, un jeune homme abat un mafieux dans une boîte de nuit moscovite. Et le jeune homme en question n'est autre que Jack McLane, fils de John McLane, flic bientôt à la retraite et surhomme occasionnel. Et voilà papa qui débarque au pays de Vladimir Poutine juste à temps pour sauver la mise de fiston. À partir de là, le récit redevient non seulement cohérent, mais prévisible. Très. Le montage, en revanche, reste brouillon.

À un moment, le réalisateur John Moore (*The Omen 666*) claironne sa cinéphilie en plaquant un hommage à Stanley Kubrick et à *Killer's Kiss* lorsque ses deux héros se réfugient dans un entrepôt de mannequins désaffecté. Ce bref passage représente ce que le film a de mieux à offrir. *A Good Day to Die Hard* a beau ne s'adresser qu'aux inconditionnels, il ne leur fait pas grand cadeau.

Le Devoir

Sandwichs au sommet

MEN AT LUNCH
Réalisation et scénario: Sean O. Cualain. Image: Réamon MacDonncha. Montage: Daithi Connaughton. Musique: Mike McGoldrick. Irlande, 2012, 84 min.

ANDRÉ LAVOIE

Si une image vaut mille mots, qu'en est-il d'une photographie célèbre depuis près d'un siècle? Sûrement son pesant d'or symbolique, doublé d'une rentabilité certaine pour les vendeurs de souvenirs. *Lunch Atop a Skyscraper* figure dans ce palmarès, cliché incontournable capté le 20 septembre 1932 au sommet d'une des tours du Rockefeller Center, montrant 11 travailleurs juchés sur une poutre d'acier, New York à leurs pieds, prenant une pause entre ciel et terre.

Qui est l'auteur de ce cliché? Qui sont ces ouvriers téméraires? S'agit-il d'une image fabriquée de toutes pièces? Dans *Men at Lunch*, Sean O. Cualain pose toutes ces questions... mais n'obtient pas toutes les réponses. Une aura de mystère plane sur cette image, métaphore de la condition immigrante en Amérique, de la puissance économique de New York, de l'insouciance des photographes de l'époque... et du minimalisme des règles de sécurité sur les chantiers (avec cynisme, les patrons anticipaient un travailleur décédé tous les dix étages complétés).

Retrouver la trace de l'auteur de ce fabuleux cliché, nommer ces héros anonymes et leur pays d'origine, voilà une tâche bien ardue à laquelle se livre le cinéaste, optant pour une approche soignée sur le plan esthétique, scrutant la photo sous tous ses angles. Cette exploration lève le voile sur les dessous moins glorieux d'une époque marquée par la misère et le chômage, où les immigrants irlandais, italiens et juifs s'entassaient par milliers dans les quartiers insalubres de la métropole américaine, consti-



CINÉMA DU PARC

Qui est l'auteur de ce cliché? Qui sont ces ouvriers téméraires? S'agit-il d'une image fabriquée de toutes pièces? Dans *Men at Lunch*, Sean O. Cualain pose toutes ces questions...

tant ainsi une main-d'œuvre (très) bon marché. L'intérêt d'un cinéaste irlandais pour cette photographie repose en partie sur le résultat de ses recherches: 2 des 11 travailleurs sont authentifiés avec certitude par leur fils respectif, tous originaires d'un petit vil-

lage en Irlande qui a connu son lot de départs vers le Nouveau Monde.

Men at Lunch constituait un pari audacieux, celui de soutenir l'intérêt à partir d'un seul élément visuel. La diversité des points, le raffinement de l'analyse iconographique et

l'évocation de quelques drames humains derrière cette image triomphante donnent à ce documentaire toute sa pertinence. En bien plus que mille mots.

Collaborateur
Le Devoir

EXCENTRIS

EN EXCLUSIVITÉ

AMOUR
MICHAEL HANEKE, 127 MIN, V.O. FRANÇAISE

ET AUSSI À L'AFFICHE:

- JOURNAL DE FRANCE
- RAYMOND DEPARDON, CLAUDINE NOUGARET
- LA PIROGUE
- MOUSSA TOURÉ
- LE PRIX DES MOTS
- JULIEN FRÉCHETTE
- EN PRÉSENCE DU RÉALISATEUR
- VENDREDI 15 FÉVRIER À 21H
- LIAISON ROYALE
- NICOLAJ ARCEL
- DJANGO DÉCHAINÉ
- QUENTIN TARANTINO
- CINÉ-KID: LE JARDINIER QUI VOULAIT ÊTRE ROI
- DIMANCHE 11H - DÈS 5 ANS

BILLETTERIE : 514 847-2206
3536, BOULEVARD ST-LAURENT, MONTRÉAL
f t CINEMAEXCENTRIS.COM

UN NOUVEAU COMPTOIR
SOUPESOU A EXCENTRIS
TOUS LES JOURS!

